

RECIT DE SERGE EVE,

Habitant de La Londe à Robehomme, Calvados

La Londe

La rivière, la Dives vient de l'Orne, elle passe à Saint-Pierre-sur Dives puis Troarn pour arriver à Robehomme. Là ses méandres côtoient le chemin de l'anguille « le bien nommé » avec ses nombreux virages bordés de fossés poissonneux. C'est dans ce chemin que je suis né, le deuxième garçon d'un couple de cultivateurs, d'un père normand et d'une mère bretonne. Mes parents exploitaient une ferme familiale puisque ma grand-mère maternelle en était la propriétaire. Cette grande bâtisse dénommée « La Londe » est une double habitation : deux escaliers pour accéder aux nombreuses chambres, sept au total, il y a deux cuisines, deux laveries mais une salle à manger commune.

Mon frère prénommé Roland et moi-même, Serge grandissons dans cette campagne où nous nous acharnons à faire de nombreuses bêtises, un exemple parmi tant d'autres : mes parents étant partis vendre les produits de la ferme au marché de Dozulé, nous avons mangé le lapin que notre mère avait préparé pour le repas du midi, à leur retour, il ne restait que les os.

La plus grosse sottise que nous ayons faite fût de prendre un fusil, mon père étant un chasseur acharné et il était absent ce jour-là ainsi que ma mère. Nous avons projeté de tirer les merles qui mangeaient les cerises ; les cartouches que nous avons trouvées entraient difficilement dans l'arme, nous avons donc pris un marteau pour les enfoncer. Ce fût un désastre pour le fusil, des bosses sur les canons mais notre détermination alla jusqu'à son terme. Mon frère était le tireur ; en plus du merle raté, mon frère se retrouva avec la lèvre ouverte, une dent cassée et un fusil hors d'usage. En constatant les dégâts, mon père prit des mesures sévères qui s'imposaient. Mon frère fût enchaîné à la table de la cuisine quelques jours. Il ne dut sa libération rapide qu'à la déclaration de guerre à l'Allemagne.

Accueil de deux réfugiés anglais – juillet 1940

La guerre entre l'Allemagne et la France étant enclenchée, les premiers combats ont lieu en Belgique puis dans le nord de la France où l'armée hitlérienne bouscule les troupes Franco Anglo Belge. Dunkerque est le théâtre de scènes sanglantes, les troupes anglaises tentèrent d'embarquer pour l'Angleterre, elles sont soumises à des attaques et des pertes épouvantables. Beaucoup de soldats sont faits prisonniers mais certains arriveront à s'évader. Parmi ceux-là, ils se nommaient Jim Barret et Albert Dawkins, leur objectif était de descendre vers l'Espagne, puis Gibraltar. Jim était officier, il était très instruit, parlait plusieurs langues dont le français et l'écrivait parfaitement, quant à Albert, simple soldat, il savait simplement dire « bonjour Monsieur », « Bonjour Madame ». Ils passèrent la Seine, je ne sais trop comment, puis traversèrent Honfleur puis Deauville pour arriver à Varaville. Pour s'évader, ils avaient pris des vêtements civils qui étaient étendus dans une propriété.

Ils arrivèrent donc devant le café restaurant de la Ferme de Varaville et interpellèrent un nommé Louis Rouvres qui les dirigea vers les propriétaires de cet établissement « les Hervieu » qui étaient frères et sœur Anglo Français, leur mère étant anglaise ; ils seront donc pris en charge par cette famille.

René Hervieu pensa de suite à mon père et à ma mère pour les cacher. Contact fut pris et c'est avec joie que mes parents les accueillirent. Ils seront d'abord cachés dans un tonneau que mon père avait aménagé, une sorte de gabion pour tirer les lapins. Cet abri se trouvait entre notre maison et une ancienne ferme, le tout formant la propriété de 40 hectares.

A ces deux nouveaux arrivants, il fallait trouver des papiers français. Ce fut chose facile, mon père était un grand ami de Monsieur Gaston Leconte, un ami sincère qui était secrétaire de mairie et instituteur à Robehomme. Il confectionna de fausses cartes d'identité ; nos deux anglais s'appelaient maintenant Yvonnet Legallec et Hervé Legauvic. Ils passaient en toute sécurité pour nos employés de ferme et étaient ainsi libres de tout déplacement.

Mon père, malgré la loi allemande qui imposait de rendre les fusils, les avait gardés. Il possédait 5 calibres de douze plus une canne fusil, malgré la présence de nos deux évadés. Mon père chassait souvent et les coups de fusil s'entendaient dans la campagne, ce qui n'était pas pour rassurer nos anglais, il fallait donc préparer un départ vers la zone libre.

Ils étaient arrivés le 30 juillet 1940, mes parents connaissaient des moyens pour les diriger vers le sud de la France. Ce fut donc décidé pour Jim Barret. Il partit le 5 février 1941 et réussit à regagner l'Angleterre.

Pour Albert Dawkins, le départ fut décidé pour le 10 mars 1941. Il put regagner la zone libre, il passa Marseille puis l'Espagne où il fut pris par la police de Franco et emprisonné. Les prisons espagnoles étant très pénibles, il tomba gravement malade et fut dirigé sur Gibraltar et ainsi rapatrié vers l'Angleterre. Guéri, il fut à nouveau incorporé dans l'armée, il fit la campagne d'Afrique du nord, puis l'Italie et fut blessé à Mont Casino. Après la guerre, il reviendra nous rendre visite tous les ans et ce, pendant cinquante ans.

Perquisitions et Arrestations – Avril 1941

Après le départ de nos deux anglais, mes parents pensaient avoir plus de quiétude, malheureusement, ce sera le début de gros ennuis.

Ma mère, par curiosité ou plutôt par intuition, visita le tonneau où avaient été cachés « nos deux anglais ». Elle découvrit alors que Jim écrivait son journal régulièrement, il avait donc un laissé un récit compromettant, ma mère décida de brûler tous ces papiers. Ce fut une heureuse décision car la suite lui donna raison.

Mon père chassait souvent, il avait même invité un copain, Eugène Cholet, à partager sa passion, cela pour le 7 Avril 1941. Il avait même demandé à ce copain d'apporter des cartouches pour faire des essais, malheureusement ces cartouches étaient de calibre 16 alors que mon père ne possédait que des fusils calibre 12. Ils firent quelques essais dans des cartons (provocation ou inconscience ?) sans doute les deux ... Cela se passait le matin du 7.

Eugène Cholet resta à déjeuner et au moment du café, ma mère vit passer une voiture devant la fenêtre de la cuisine, elle en fit part à mon père qui fut un peu inquiet. Quelques secondes passèrent et des bruits de pas se sont fait entendre très rapidement. La surprise fut totale, des allemands venaient de surgir dans la cuisine, armés de mitraillettes, la police avait mis de gros moyens, quatre voiture, seize soldats au total.

La perquisition commença de suite, la découverte des armes aussi. Quelques cartouches vides intriguèrent les envahisseurs puisque le calibre ne correspondait pas aux armes de mon père, ils décidèrent donc de poursuivre la perquisition chez Cholet et découvrirent des fusils.

Mon père et Eugène Cholet ne furent pas emprisonnés immédiatement mais furent jugés par une cour martiale à Caen puis arrêtés le 29 avril 1941. Mon père fut condamné à deux ans de travaux forcés, Eugène Cholet prit 18 mois de prison, il fit la totalité de son internement à Caen. Quant à mon père, ce fut d'abord la maison d'arrêt de Caen, puis la Centrale et ensuite le Camp de Villeneuve-Saint-Georges. Durant son séjour à la prison de Caen, il s'est confié à un certain Pascal Bellenger sur

les anglais qu'il avait cachés. Ce Bellenger était un « mouton » au service de la Gestapo et il dénonça mon père qui était parti au camp de Villeneuve. Ce fut ma mère qui fut arrêtée et questionnée, mais elle n'avoua jamais, elle reconnut seulement la présence de bretons à notre service. Elle dut être assez convaincante car elle fut libérée et les poursuites abandonnées. Mon père fut libéré le 30 juillet 1943.

Le 6 juin 1944

Ce jour est le plus mémorable de ma vie.

Il se passait des événements extraordinaires. Ma mère, mon frère et moi-même étions aux fenêtres, face à l'herbage que nous appelions « la grande cour ». Nous assistions à un spectacle pas ordinaire, Caen était embrasé ainsi que la mer vers Ouistreham. Ce n'était que feu avec des bruits infernaux de canons, de bombes, on pressentait quelque chose de fantastique et ... si c'était le débarquement tant attendu ?

Puis soudain, ce fut une vague d'avions qui arrivaient, il en sortit ce que nous pensions être des bombes, c'étaient des paras et ça tombait en abondance.

Mon père qui n'avait pas voulu assister à l'évènement (il était couché) fut tiré de son sommeil. Ce fut le branle-bas de combat, on peut même dire du délire, nous étions enfin libres, débarrassés de l'occupant. Toute la famille descendit l'escalier, mon père avait mis son pantalon à l'envers, les deux poches faisaient comme des appendices de chaque côté, il blasphémait et injuriait les dieux car il ne pouvait pas boutonner son pantalon.

Le premier contact ne fut pas ce que nous espérions, un para s'avança vers mon père et lui mit un revolver sur le ventre, puis ce fut l'accolade, nous courions vers nos libérateurs pour un rassemblement dans la maison.

Nous découvrons le visage de chaque para noirci par la suie. Des cartes d'état-major furent déployées sur la table de la salle. Deux groupes se formèrent, l'un guidé par ma mère pour faire sauter le pont de Dives, l'autre groupe devait se diriger vers Varaville et Franceville pour faire sauter les batteries allemandes.

La première opération fut une réussite, ma mère prit la direction du pont, non par la route mais à travers les marais, elle avait des chaussons aux pieds et les perdit dès les premiers cent mètres, elle se retrouva donc pieds nus.

A chaque rencontre de paras, toute la colonne se couchait, le cricket, objet métallique, permettait de se reconnaître, et ce fut ainsi tout au long du parcours vers le pont. Ma mère fit le trajet du retour par la route.

Pour mon père, le programme, à la tête de son groupe qui était devenu important, était d'abord la prise du canon du château de Varaville, ce qui sera une simple formalité. La prise du blockhaus fut un peu plus difficile mais les allemands se rendirent assez rapidement. A l'intérieur, se trouvaient trois hommes, faits prisonniers dans la nuit : Paul Chauvel et son employé de ferme ainsi qu'un para anglais. Ce fut pour eux la joie de retrouver la liberté.

La petite troupe se dirigea ensuite vers Gonneville-sur-Merville, à hauteur de la ferme Lalan. Ils furent repérés par un avion qui les bombardait, ce fut un carnage, mon père et quelques paras plus ou moins blessés sortirent de cet enfer. Mon père prit la décision de revenir vers la maison, furieux de n'avoir pu accomplir sa mission.

La liberté fut de courte durée, l'armée allemande envahit de nouveau Robehomme, non sans avoir subi de nombreuses pertes, notamment sur la chaussée de Robehomme. Les occupants arrivèrent à la ferme de la Londe avec leur artillerie, nous étions à nouveau sous leur domination.

Il y eut même un incident dû à un soldat russe incorporé dans l'armée nazie, celui-ci voulut poignarder un officier allemand, ce fut la bagarre. C'est l'officier allemand qui gagna, il appela de l'aide, jugement rapide : le soldat rebelle fut lynché. Mon frère et moi, nous voulions voir « le spectacle », mal nous en prit, nous fûmes éjectés sans ménagement.

Quelques jours après, l'ordre d'évacuer nous fut donné. La première étape fut Putot-en-Auge, puis Beuvron et Gerrots, terme de notre exode.

Durant cet exode, mon frère réalisait son « exploit » : six allemands passaient devant la ferme où nous étions, l'un d'eux avait une crevaillon à son vélo, ils entrèrent donc pour la réparation et aussi pour se désaltérer à la cave. Ils laissèrent donc leurs engins sur le bord de la route sans surveillance, moment choisi par mon frère, malgré mes protestations, pour en subtiliser un. Il parcourut quelques centaines de mètres et cacha le vélo dans une haie. Cela se passait dans l'après-midi, nous sommes donc repartis dans la campagne loin de la ferme et notre retour s'effectua une fois la nuit tombée. Les allemands furieux ne retrouvèrent pas leur vélo, mais, sans preuve, ils repartirent.

Mon père se douta bien qui était le coupable, dès notre retour, il nous questionna « il est où ce vélo ? ». Il fut vite démonté et caché sous un pressoir. Mon frère avait son trophée. Quelques jours après, les derniers allemands mirent leurs canons en position de tir. Dans la nuit, il y eut un grand chambardement puis ce fut le grand silence.

Le matin, vers 10 heures, trois chenillettes anglaises apparurent, nous étions ENFIN LIBRES !

Pendant notre séjour à Beuvron-en-Auge, mon frère voulut subtiliser des boules de pain aux allemands, il était accompagné de ma mère. Malheureusement, il était surveillé et c'est ma mère qui subit cet outrage insupportable pour elle, elle fut giflée, elle blêmit mais ne put rien dire ni rien faire car l'armée allemande subissait de sérieux revers militaires. Il fallait être très prudent, elle eut cette réflexion plus tard : « sale boche, il a osé ».

Elle prononcera souvent ces paroles quand elle sut que son père, résistant, sans doute dénoncé, fut pris par la gestapo. Malgré son évacuation, il sera pris à Gerrots, torturé il sera parmi les fusillés de Saint-Pierre-du-Jonquet.

A notre retour à Robehomme, sitôt notre libération, nous avons constaté que l'armée allemande s'était vengée sur la ferme de la Londe. Elle avait vidé les tonneaux, brisé les meubles, saccagé les bâtiments et fait des abris dans la maison.

Dives-sur-mer - juillet 2013 - par Serge Eve.